

Jean-Paul HOHMAN

UNE VIE POUR UNE AUTRE

Chapitre premier

- PARIS 1937 -

Station de métro Porte de Clignancourt.

Samedi 6 Février.

Il est quatorze heures. Le quai est bondé de monde. Des passagers indifférents à leur environnement, qui attendent en silence, avec des visages froids, tristes, et impersonnels.

Dans son costume cintré, recouvert d'un lourd manteau de laine, Olivier guette l'arrivée de la prochaine rame. Son regard perdu dans la grande gueule engorgée d'ombre du tunnel, qui vomit ses deux rails en provenance de nulle part.

A ses pieds, le ballast est parsemé de mégots de cigarettes, de papiers gras froissés, de boîtes et de petits paquets vides, jetés par les passagers. Un rat traverse peureusement, à grands coups puissants de ses petites pattes griffues, pour se jeter dans la large déchirure d'une fissure, sous la contremarche du quai.

Un grondement sourd se fait entendre. Deux petites lumières tremblantes apparaissent, qui incisent l'ombre profonde du long corridor. Deux petits phares ronds, qui s'agrandissent au rythme du grondement qui croît. Puis s'ensuit le sifflement assourdissant des freins qui chuintent. Le quai tremble. Un violent souffle d'air enveloppe le quai. Le métro arrive. Olivier monte.

Le wagon est faiblement éclairé par les lueurs molles et blafardes des lampes parsemées au plafond. Des éclats asthéniques de lumière, comme autant d'éclats de tristesse, qui se posent sur le plancher, écrasés par le poids des lourdes fatigues quotidiennes des usagers. Les sièges, en bois vernis, sont marqués par les frottements répétés des passages. Un effluve âcre pique la gorge. Mélange froid de fumée de cigarettes et de sueur fétide.

La rame frémit, suivit d'une secousse sèche. Le chant criard du moteur qui s'élance résonne. Le métro repart.

Olivier reste debout devant la porte, nez à la vitre. Il aime regarder ces longs murs noirs qui défilent, semblables à un paysage charbonné qui fuit le long des câblages accrochés aux parois du tunnel. Secoué par la vitesse, les balancements et les sursauts des roues d'acier, il a fermement empoigné le loquet fermé de la porte, pour assurer son équilibre. Les deux jambes écartées.

Douze stations jusqu'à Châtelet. Trente-cinq minutes de secousses ininterrompues. Puis il traverse à pieds le long couloir qui le mène jusqu'à la correspondance Château de Vincennes. Une nouvelle ligne, une nouvelle rame, un nouveau wagon, qu'il emprunte jusqu'au terminus. Monte dans un autobus ensuite, pour rejoindre Nogent sur Marne.

Dehors, les rues sont blanchies par le gel. Un froid vif, piquant. Le ciel est d'un bleu limpide. Le vent du nord qui balaye les rues, se plaque par bouffées glacées sur les longs rubans d'asphalte. Sur les bords de la marne, les arbres sont brutalement secoués par de violentes bourrasques. Les troncs grincent sournoisement. De puissantes longes de vents sifflent comme des serpents dans les branches décharnées. D'épais nuages de poussières s'élèvent en tournoyant.

Olivier est seul. Pas même une silhouette pressée à l'horizon avec des pas qui tintent sur les pavés du trottoir. Il marche à grandes enjambées rapides pour se réchauffer.

*

Assise dans la pénombre, derrière la piste de danse, Murielle regarde fixement l'homme qui vient d'entrer, et qui se glisse subrepticement dans la foule des spectateurs.

Vêtu d'un costume sombre rayé, agrémenté d'une églantine à la boutonnière. Elancé, les épaules larges et puissantes. Le corps souple, balancé à chaque pas par une démarche féline. Des cheveux châtain, légèrement pommadés, plaqués sur les tempes. Un regard doux, éclairé par des yeux d'un bleu intense, semés de paillettes d'or. Un nez fin, droit. Une bouche rieuse, bien dessinée. Des lèvres fraîches, finement ourlées, faiblement entrouvertes qui découvrent des dents neuves immaculées.

Il est beau.

La plupart des femmes qui le remarquent ne peuvent s'empêcher de le regarder avec insistance. Parfois une tête se penche discrètement, pour se confier à la voisine <<T'as vu?... Avec un comme lui, je ne dirai pas non!>> <<Faudrait être difficile!>>.

Olivier BEINSTEIN à tous justes 25 ans.

Il est entré dans ce petit bal pour passer un dimanche au bord de l'eau. Au bord de Marne.

Il se sent seul, trop seul. Il a envie de parler, de voir d'entendre. De danser aussi. Danser, c'est une excuse. Sa timidité lui interdit tout autre procédé.

Son verre à la main, il se sent gauche. Que fait-il là? Vraiment!

Il regarde distraitement les danseurs, leurs mouvements chaloupés, puis les femmes attablées coiffées de bérêts, de chapeaux fleuris ou emplumés, agrémentés de tours de cous frisés au petit fer. Leurs compagnons portent des cravates rouges, des pochettes écarlates, des églantines noyées dans la masse des complets bien brossés, aux gilets strictement boutonnés sur les cols de celluloïd. D'autres sont simplement habillés de chandails en grosse laine avec leurs initiales brodées sur le cœur.

Le vin blanc des coteaux de Nogent coule généreusement sous la tonnelle, accompagnant une joie de vivre coutumière à la guinguette.

Au rythme de l'orchestre, les mélodies s'enchaînent pour animer la piste de danse fraîchement cirée.

Au son d'une java vache, un couple s'exhibe sous les applaudissements des spectateurs qui les entourent. Des foulards rouges autour du cou, vêtus de pulls marins rayés et de pantalons moulants, ils dansent à petits pas rapides. Les

cheveux gominés, l'homme enserre sa partenaire, qui se cambre. On dit que c'est la danse des voyous....

Puis les thèmes se succèdent au son de l'accordéon. Des tangos, des paso-doble. Olivier dévisage les jeunes femmes. Il en cherche une, seule, comme lui.

Son regard, se fige soudain sur un visage oblong, encadré par une longue cascade de cheveux noirs, dont les yeux verts, en amande, d'une étonnante clarté, scintillent à chaque reflet de la boule de cristal qui tourne au plafond. Les lèvres sont fines, bien dessinées, surmontées d'un nez droit légèrement poudré.

Il fixe intensément cette inconnue assise au fond de la salle, dans un recoin sombre.

Voyant qu'un homme s'apprête à l'inviter, il se précipite.

- Vous dansez?

Ils restent silencieux.

Olivier sent ce corps souple, sous la robe de taffetas vert. Sa main délicatement posée sur le bas du dos. Ses doigts mêlés aux longs cheveux noirs.

Les trois temps d'une valse les entraînent dans un tourbillon majestueux. Puis valse après valse, ils s'étourdissent. Leurs pas entremêlés, leurs regards mélangés. Deux bras tendus, avec deux mains plaquées bien à plat l'une contre l'autre qui tournoient. Leurs corps unis et droits, accompagnés par la boule de cristal, qui disperse ses éclats psychédéliques au rythme des violons qui vibrent.

Trois valeses, quatre valeses, dix valeses, les virtuoses de l'orchestre font pleurer leurs archets sur des mélodies viennoises.

La piste de danse est emplie de couples sémillants débordants de grâce qui tourniquent enserrés, avec des élans aériens qui semblent les faire planer comme les ailes d'un oiseau portées par le vent. Les robes vaporeuses aux légers tissus soyeux virevoltent.

Puis l'intensité des projecteurs diminue. La lumière se tamise. Commence alors une série de douces musiques de blues. Des slows langoureux.

En s'engraissant, la pénombre apporte une intimité propice à l'abandon.

Murielle et Olivier ressentent le même besoin, la même envie de se serrer l'un contre l'autre, la même nécessité de sentir la chaleur d'un corps.

Ils se collent, tête contre tête, joue contre joue; étroitement enlacés.

Olivier détaille discrètement sa partenaire: Sa poitrine est ronde et haute. Sa taille est fine. Ses reins harmonieusement cambrés. Ses jambes fuselées et ses mollets gracieusement galbés. Ses mains soyeuses sont longilignes. Elle est tout simplement belle, sculpturale.

La peau de son visage est délicate, celle de ses bras veloutée, onctueuse comme celle d'un nouveau-né. De son cou gracieux, s'exhale un délicieux parfum enivrant aux effluves musqués.

Et puis ce maintien, cette classe. Ce corps qu'il découvre lentement en effleurant la robe du bout des doigts...

Il a soudain envie de l'embrasser, mais il a peur d'être éconduit.

Elle est comme lui. Timide, effacée. Il semble doux, gentil. Sa mèche de cheveux châtain qui lui barre le haut du front lui donne un petit air coquin qu'elle apprécie et ses yeux d'un bleu profond la fascine. Elle se sent bien dans ses bras.

Les danses se succèdent et ils restent enlacés, leurs regards mêlés.

Ils sont seuls. Seuls dans ce bal. Seuls dans cette ruche grouillante. Il n'y a que la musique pour les atteindre. Puis ils ne l'entendent plus.

Il l'entraîne au fond de la salle derrière une colonne isolée gavée d'ombre pour l'étreindre, l'embrasser à pleine bouche, sans retenue.

Il sent le souffle court de sa partenaire. Un souffle passionné.

Ils se découvrent. Se caressent bien au-delà des limites de la bienséance. Ils sont seuls. Seuls dans cette ruche grouillante.

Quatre heures du matin.

Les lumières s'éteignent une à une. Les musiciens rangent leurs instruments. L'aube ne va plus tarder.

Ils quittent les lieux sans but, serrés l'un contre l'autre. Chaque porte cochère est un prétexte à de folles étreintes, à de folles caresses.

De quais en venelles, de rues en boulevards, ils traversent Nogent.

La ville s'éveille.

Les commerçants d'un marché déchargent fourgons et charrettes à bras à la lueur de lampes à alcool.

Le halo, coupé court, de l'enseigne d'un hôtel les attire. Ils louent une chambre sordide qu'ils ne voient pas. Ils ne voient qu'eux, leur envie.

Olivier dégrafe doucement la robe de taffetas vert qui tombe à terre. Glisse ses doigts sous le petit slip de coton blanc qu'il arrache, avant de la porter jusqu'au lit.

Elle se tourne vers lui, lui demande de la laisser faire, de la laisser le déshabiller. Il esquisse un mouvement, elle dit qu'elle veut le faire seule. Elle découvre son corps, sa peau, l'incomparable douceur de son sexe.

Il est à sa merci, comme souffrant, il gémit doucement, puis se redresse, s'agenouille pour l'admirer, la caresser aussi.

Il caresse ses longs cheveux soyeux, pose doucement sa bouche sur ses lèvres, descend dans son cou, sur ses seins, sur son ventre...

Le plaisir la surprend avec une violence qui la fait crier. Puis il s'allonge sur elle et la pénètre doucement.

Le souffle court, ils restent immobiles, figés, jambes entrelacées, mains étreintes.

Les yeux fermés, elle se demande comment elle en est arrivée là, au bout de son envie, de son accomplissement.

- C'est la première fois, dit-elle.

Chapitre 2

Olivier vit à Saint Denis, dans une petite chambre mansardée aussi froide l'hiver qu'étouffante l'été.

Employé dans une entreprise métallurgique, il se lève chaque matin à cinq heures. Déjeune d'un café chaud accompagné d'une tranche de pain beurrée, puis se lave et s'habille. Il se rend ensuite à l'arrêt d'autobus pour prendre celui de six heures, qui le dépose à Paris, porte de Clignancourt. Puis le métro jusqu'à l'usine proche de la porte d'Orléans. Trois quarts d'heure d'un trajet ennuyeux.

Ses grands yeux bleus, aux paupières mi-closes, embués de sommeil, les traits tirés, le teint blafard, le visage creusé de fatigue, il est comme la plupart des passagers: épuisé par les cinquante heures de travail hebdomadaire auxquelles viennent s'ajouter de nombreuses heures de transport. Seuls, les arrêts successifs du métro à chacune des stations semblent le ramener à la vie. Alors, il se passe nerveusement la main dans les cheveux, baille doucement, puis s'enfonce à nouveau dans une semi-somnolence jusqu'au terminus où il descend.

Rentré le soir vers vingt heures trente, il n'a qu'une envie: Se coucher et dormir.